

*Rencontrer*



*Peter Sloterdijk*

« Aujourd'hui,  
toute la politique  
repose sur le geste  
de demander »

Le philosophe allemand décrypte les ressorts de la crise sanitaire dans ses multiples dimensions. Pour lui, la prise de conscience de l'interdépendance des vies humaines et des limites de nos écosystèmes incite à trouver des nouvelles règles de conduite individuelles et collectives.

---

*Recueilli par François d'Alañon  
Photo : Stephanie Von Becker*

---

## POURQUOI LUI

C'est un plaisir rare d'écouter Peter Sloterdijk, de suivre sa pensée foisonnante, une idée après l'autre, à la recherche du mot juste en français. Comme un archéologue dans le labyrinthe de l'être humain en quête de protection contre son insécurité existentielle.

En Allemagne, il partage avec Jürgen Habermas le devant de la scène intellectuelle. Plus provocateur que le sage de Francfort, cet ancien recteur de la *Hochschule für Gestaltung* de Karlsruhe, philosophe et essayiste, pose, à 73 ans, un regard toujours libre sur l'actualité européenne. Pour Peter Sloterdijk, les événements politiques sont toujours le fruit du passé et du présent : les peuples sont héritiers de leur histoire mais également responsables de leur futur.

Entre conscience du passé et attente du futur, le colosse érudit plaide en faveur de « l'art oublié de l'endurance ». Lui qui avait prévu, notamment dans *Colère et temps* (2007), le retour de la colère et de la violence, nous aide à comprendre ce qui se joue dans la mondialisation, la révolution des réseaux, la simplification nationale populiste, la crise de la démocratie et la sauvegarde de l'environnement. La pandémie et le changement climatique nous obligent à inventer de nouvelles règles de conduite individuelles et collectives, un *modus vivendi* écologique et cosmopolite à l'échelle mondiale. Le philosophe allemand énonce un impératif de responsabilité individuelle, fondé sur l'exercice et la connaissance de soi, une façon de renouer avec la tradition antique de l'ascèse des Pères du désert. Avec, en prime, une attention particulière pour la France, ce pays à la fois proche et lointain, son « *éternelle fiancée* ».

### ue révèle, selon vous la crise que nous traversons ?

Cette crise montre une chose presque insupportable dans sa dureté : en dépit de tous les efforts du genre humain pour domestiquer l'environnement, nous sommes toujours menacés par la surprise. Divine surprise ou mauvaise surprise, cela revient au même. L'ancien secrétaire à la défense américain Donald Rumsfeld parlait de trois types de menaces : le « *connu connu* », l'« *inconnu connu* » et l'« *inconnu inconnu* ». Le coronavirus se situe entre l'inconnu connu et l'inconnu inconnu. Ce type de virus était connu mais il nous a néanmoins surpris.

### Cette pandémie marquerait la redécouverte de la vulnérabilité dans nos sociétés ?

Oui, la vulnérabilité, dans un sens très large, plutôt métaphorique. Ce ne sont pas vraiment des plaies, des « *vulnus* », au sens latin du mot. Au niveau mythologique, l'expulsion du paradis introduit un élément de surprise dans un espace clos et protégé. La seule faiblesse du paradis, c'est la présence du serpent, dont on ne sait pas vraiment la provenance. C'est une très belle image poétique pour décrire la situation post-paradisique. On peut l'appeler vulnérabilité mais, plus généralement, c'est plutôt l'exposition à l'accident, inhérente à la condition humaine. Ce qui est nouveau, c'est que, en raison de la mondialisation, l'inter-

dépendance des vies humaines sur la Terre est plus forte, et que nous prenons conscience de la nécessité de promouvoir de nouvelles formes de coopération et de solidarité avec les autres et la nature pour survivre et prospérer. C'est ce que j'appelle la « *co-immunité* ».

### Le coronavirus joue-t-il en faveur de la mondialisation ?

Non, justement, la crise a été une expérience formidable de mondialisation de l'inquiétude. L'appartenance à l'humanité restait jusque-là un concept plus ou moins creux. Ses membres ne semblaient pas avoir la capacité de se rassembler, l'élément qui définit une entité politique, au sens d'Athènes dans l'Antiquité. La propagation du virus a fait de nous les éléments d'un même ensemble. Celui ou celle qui peut être atteint par la visite involontaire du virus devient membre de l'humanité.

La mondialisation, dès ses débuts, pourrait se définir comme un phénomène qui facilite la transmission des maladies. La preuve, c'est l'arrivée de la syphilis en Europe avec les bateaux de Christophe Colomb, qui intervient dès son premier voyage. À partir du siège de Naples en 1495, la syphilis s'est répandue très rapidement à travers l'Europe et a empoisonné la vie du Vieux Continent pendant au moins quatre siècles. Tout ça, c'était une suite immédiate de la mondialisation.

Dans un sens plus technique, la mondialisation appartient à l'époque de la navigation européenne.

L'art de traverser les océans grâce à la construction navale, dont les Européens avaient le monopole. Cela nous revient d'une façon assez brutale. Pour conclure, je dirais que les tentatives de démondialisation sont un peu myopes dans leur interprétation de la situation européenne. On ne peut pas supprimer la volonté de bouger, la volonté de voyager et d'échanger, dans la circulation des êtres humains et des marchandises.

### Cette crise ne serait donc pas une incitation au repli nationaliste ?

J'hésite toujours quand je vois utiliser le terme de nationalisme. Le nationalisme européen du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire la compétition des

États-nations en Europe dans le cadre de la colonisation, était totalement différent de ce que nous vivons aujourd'hui. C'était un concept agressif, expansionniste, chargé d'un triomphalisme égocentrique. Aujourd'hui, le repli sur soi s'apparente à un geste de timidité appris dans une situation défensive. Ce néonationalisme n'est pas de nature expansionniste mais craintive, un réflexe, comme la moule qui se referme quand on la touche. Le caractère défensif des réactions observées aujourd'hui fait penser à un phénomène immunologique plutôt qu'au souverainisme politique.

La souveraineté ne s'applique plus vraiment aux réalités du monde du XXI<sup>e</sup> siècle. L'idée a été développée à la fin du Moyen Âge pour consolider la position du monarque. Les premiers contours de l'État moderne apparaissaient à l'horizon et des personnalités, comme Jean Bodin et quelques grands cardinaux, ont proposé l'idée d'un État au roi de France. Aujourd'hui, dans la bouche des souverainistes, ce mot de souveraineté est une fausse bonne idée. La réalité, c'est l'interdépendance et rien d'autre.

« La crise a été une expérience formidable de la mondialisation de l'inquiétude. »

### Comment jugez-vous la façon dont les démocraties libérales ont réagi, en particulier aux États-Unis et en Europe ?

La crise nous a rappelé la fragilité des institutions démocratiques. En même temps, cette expérience collective de la capacité de l'État à agir pour résoudre les problèmes peut renforcer la démocratie. Cette démonstration nous manquait depuis très longtemps.

Jusque-là, nous avons l'impression d'avoir affaire à un État qui se retirait derrière le paravent de l'impuissance, un État censé gouverner mais qui, malheureusement, ne le pouvait pas et se contentait de faire le strict nécessaire, dans l'urgence et en manquant de moyens. L'Allemagne s'est relativement bien tirée d'affaire en gérant la crise sans autoritarisme, sur un mode comparable à ce qui a été fait en Autriche, en Suisse et au Danemark. La France, malheureusement, a encore une fois donné une leçon, peut-être, de fausse fermeté, ce qui rappelle toute cette histoire qui mène de Colbert à Macron et porte le nom assez moche de l'étatisme.

L'interdiction française de se déplacer à plus d'un kilomètre de son domicile était peut-être justifiée dans les agglomérations, mais la France aurait pu pratiquer deux ou trois régimes différents en fonction de la nature du territoire.

**Les populations ont accepté avec docilité les consignes qui leur étaient données par leurs gouvernements. N'est-ce pas un avant-goût, à travers l'exploitation des « big data » et l'intelligence artificielle, du glissement vers une société de surveillance ?**

Ce diagnostic existe indépendamment de la crise pandémique. C'est une tendance majeure qui remonte à l'époque de la guerre froide, où l'esprit paranoïaque a envahi tous les pays. Le voisin le plus sympathique pouvait être soupçonné d'avoir été acheté par l'ennemi invisible. Cette notion de guerre mondiale invisible s'est dissipée dans l'euphorie de la société de consommation. Nous sommes devenus plus intéressants pour notre pouvoir d'achat et nos désirs de consommation.

Les libertés publiques inscrites dans les constitutions, surtout en Allemagne, ont été formulées en vue de protéger le citoyen contre un État répressif, ce sont des lois de protection individuelles par rapport à un État fort. Aujourd'hui, le débat porte plutôt sur la protection de l'individu contre la pénétration dans les secrets de son désir. Dans *L'Anti-Œdipe*, un livre publié en 1972, au lendemain de la révolte étudiante de 1968, Gilles Deleuze et Félix Guattari avaient formulé le concept de « machines désirantes » pour décrire l'homme qui produit, en lien avec d'autres machines. Il n'est pas surprenant que les « machines désirantes » deviennent des machines sous surveillance. C'est dans la nature du machinisme de s'exprimer dans le langage de la statistique et du gouvernement par le chiffre.

**Certains, en France, préconisent la démocratie directe, pour une plus grande implication des citoyens. Qu'en pensez-vous ?**

Dans le passé, la démocratie directe a souvent pris la forme du fascisme. C'était très, très direct... L'exception suisse avec ses mécanismes de

démocratie directe semble difficilement applicable à ses voisins italien, allemand et français. A fortiori en France, où l'engagement politique se présente toujours comme un combat, une lutte contre un adversaire. La démocratie digitale, si elle devait se développer, se fonderait sur un esprit de participation et d'expression élargie. La crise du coronavirus a peut-être régénéré ce que le politologue américain Francis Fukuyama appelle le « *capital social* », la confiance que les individus ont les uns envers les autres, qui permet à la démocratie de prospérer.

En Allemagne, surtout dans les premières semaines, on avait parfois l'impression de vivre une Pentecôte civique.

En retrouvant le sens de la communauté et de l'engagement envers la protection mutuelle, les citoyens se sont vus tous ensemble sous une lumière différente. Si l'on regarde l'histoire, les gens ont tendance à revenir à leurs habitudes quand la crise s'éloigne. En même temps, une sédimentation s'opère dans ce genre d'expérience, une fine couche de mémoire qui reste. La crise a rompu le lien entre atmosphère frivole et consumérisme. Après une si grande perturbation, le retour à la frivolité ne sera pas facile.

« Dans le passé, la démocratie directe a souvent pris la forme du fascisme. »

**Rejet des politiques, abstention, votes extrémistes : dans de nombreux pays, les populations ne se retrouvent pas dans leurs représentants...**

Depuis la fondation du système politique représentatif, la représentativité des élus a été mise en doute. En France, sous la Révolution, les populistes de la première heure accusaient l'Assemblée nationale d'être une machination de la classe des possédants. Napoléon III a inventé la société de divertissement, avec ses fêtes impériales, pour noyer toutes les distinctions de classe dans le grand brouillard de la distraction. Le soupçon n'a jamais disparu, avec les théories du complot sur le gouvernement des 200 familles en France ou des 30 grandes entreprises en Allemagne, ou des grandes fortunes à l'échelle mondiale. Les théories du complot qui fleurissent aujourd'hui sont un phénomène naturel dans une période d'incertitude généralisée. Des experts réclament le droit de changer



**Gilles Deleuze et Félix Guattari**  
*Le philosophe Gilles Deleuze (1925-1995) et le psychanalyste Félix Guattari (1930-1992) ont écrit plusieurs ouvrages ensemble, dont le diptyque « Capitalisme et schizophrénie », composé de L'Anti-Œdipe et de Mille plateaux. Ils y développent une critique conjointe du capitalisme contemporain et de la psychanalyse. Leur travail, très influent, est la base de ce qu'on appellera, surtout aux États-Unis, la « French Theory ».*

d'opinion tous les trois jours selon le progrès de la recherche. Les amateurs réagissent par la spéculation. La politique a toujours consisté à recadrer la lutte entre le soupçon et la confiance.

**La libération de l'imaginaire politique dans le sillage de la pandémie peut-elle conduire à une radicalisation des demandes politiques ?**

Non seulement c'est imaginable mais c'est déjà chose faite. Surtout en France, où la pandémie s'est superposée à une demande de participation qui remonte à l'élection d'Emmanuel Macron et à sa campagne, un mouvement qui voulait refonder le partage du travail entre représentés et représentants. Les gilets jaunes sont paradoxalement, de ce point de vue, les meilleurs « macronistes ». Ce sont eux qui veulent ce que Macron réclamait pour les représentés, avant de se trouver confronté à leur demande de participation élargie. Le succès du mouvement En Marche reflète la crise fondamentale du système de représentation. Repenser la relation représentant-représenté, c'est compliqué dans une société moderne.

La coïncidence de ces mouvements avec le développement des réseaux sociaux crée une situation imprévue : la démocratie, la politique, le parlementarisme, le fonctionnement des élections, tout est à repenser. C'est la véritable pandémie, une infection irrésistible qui transforme la politique en une multitude de sectes recherchant l'adhésion de quelques segments de population. Fournisseurs d'accès, plateformes et réseaux sociaux sont devenus la porte d'entrée privilégiée de l'information et l'espace de fabrication de l'opinion. La sélection de l'information opérée par les algorithmes donne une visibilité à des contenus marginaux et enferme l'utilisateur dans une chambre d'écho. C'est le véritable problème des souverainistes, ce sectarisme politique exprimé dans le refus de partager le monde avec une multitude de partenaires qu'on ne peut pas choisir.

**Les entrepreneurs du ressentiment peuvent-ils profiter de cette situation ?**

Ils ont de l'avenir comme on dit que le crime a de l'avenir. La criminalité organisée peut toujours espérer des grands lendemains. Les populistes se font l'écho du ressentiment mais ils n'ont pas de solution et cela ne mène nulle part puisque, en fin de compte, il faut quand même s'arranger avec la réalité. Dans la France des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, la politique a ainsi été une forme d'expression forgée pour exprimer la position de neutralité entre les fanatismes des confessions.

**Dans *Réflexes primitifs* (Payot, 2019), vous décrivez l'Europe comme une « communauté de divertissement », une « société de confort entièrement orientée vers l'économie ». Comment voyez-vous l'avenir du projet européen ?** Le jour où l'Europe sera prête à assumer son rôle

de fournisseur des « moyens de frivolité », elle sera acceptée. Si c'était Bruxelles qui versait les retraites, au lieu des capitales nationales, tout le monde comprendrait où se trouve l'unité de survie pour les Européens. Jusqu'à maintenant, les nations ont gardé cet élément clé d'autosuffisance, la faculté de payer les retraites et les aides sociales. Tant que ce sera le cas, la nation restera notre cadre primordial, celui qui nous soutient dans la crise, notre véritable protecteur. Il est très difficile d'envisager l'Europe dans la fonction du grand nourrisseur de Bruxelles. Cela n'empêche pas d'expliquer aux citoyens européens que le bien-être national n'est qu'un



segment du bien-être européen et que les deux se renforcent mutuellement. Si on veut faire un effort de pensée positive, l'initiative Merkel-Macron pour la relance de l'économie européenne pourrait être un élément de ce discours en faveur de la solidarité européenne.

**Certains voudraient aller vers un autre modèle économique et social, moins axé sur la croissance et la consommation...**

Ce serait une vraie bifurcation... Pour aller dans cette direction, il faudrait lancer un mouvement pour une vie communautaire et la création de petites villes fondées sur une consommation durable et les énergies alternatives. Ces idées sont dans les tuyaux depuis au moins un demi-siècle, mais la plupart des jeunes participent au

système de consommation et ne veulent réaliser qu'une moitié de ce programme. Ils sont les enfants d'une société où il suffisait de demander pour obtenir. Toute la politique aujourd'hui repose sur le geste de demander. Les phrases qui commencent par « *Nous avons besoin de...* » impliquent que les autres doivent fournir ce que je souhaite. Tout cela n'est pas comparable aux Pères du désert des III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> siècles. Leur ascèse totale représente la véritable société alternative.

### Sans aller jusque-là, comment changer la grammaire de nos comportements ?

Ces idées resteront des idées tant que l'État fondera son budget sur la collecte d'un impôt sur le revenu de ses citoyens.

Les citoyens ne pourront pas payer des impôts si la décroissance fait disparaître l'intérêt. L'intérêt, en combinaison avec le crédit, a créé ce système que nous appelons le capitalisme. Sans les intérêts, pas de plus-value. Pour repenser tout ce système, il faudrait le génie combiné de plusieurs générations, un magicien qui fasse sortir le lapin du chapeau.

Néanmoins, cette crise révèle la nécessité d'une protection mutuelle généralisée. Comme j'ai tenté de le montrer dans mon livre *Tu dois changer ta vie*, les limites de nos écosystèmes nous obligent à trouver de nouvelles règles de conduite individuelles et collectives. Aspirer à l'impossible, c'est la dynamique des révolutions réelles, qui ne résident pas dans la rupture violente mais dans l'exercice transformateur.

**L'Allemagne se sort plutôt bien de cette crise. Est-ce que cela va contribuer à renforcer la bonne conscience allemande, nourrie par l'idée que l'Allemagne est la meilleure et qu'il n'y a donc rien à changer ? Vous avez décrit votre pays comme une « léthargocratie »...**

C'est vrai que cet état d'esprit existe. Ce serait dommage parce que nous avons tous compris que cette crise donne toutes les raisons d'une *metanoia*, une transformation politique, économique, sociale et morale, et qu'il faut agir. Je crois cependant qu'on ne fera pas « comme si de rien n'était ». Beaucoup d'Allemands se

sont réveillés avec un esprit d'improvisation et d'aide mutuelle un peu partout. C'est presque une constante anthropologique : après les catastrophes, l'humanité connaît des périodes de frivolité, mais elle apprend. Cet apprentissage en profondeur intervient à un rythme différent.

### Les Allemands sont-ils prêts à s'engager pour une plus grande intégration européenne ?

Pour l'instant, je ne vois personne pour assumer cet engagement. Malheureusement, il n'y a que Macron, notre dernier Européen. Il a récemment réussi à surmonter la réserve de Merkel, toujours très prudente par rapport à ses élans. Leur dernière proposition commune semble indiquer

quelque chose de nouveau. Et les successeurs de la chancelière seront obligés de suivre. Mais on ne voit pas comment, dans la situation actuelle, l'Allemagne pourrait mener une initiative cohérente en faveur de l'Europe. Heureusement, l'Europe opérationnelle fonctionne presque automatiquement, comme un orchestre qui continue à jouer en l'absence d'un chef.

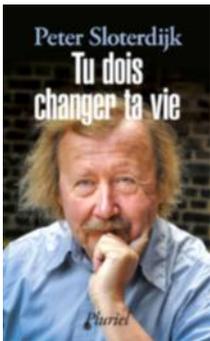
### La crise a relégué au second plan la question de l'accueil des réfugiés et des migrants. Comment l'Europe peut-elle répondre à ce défi ?

Il faut reformuler la question. Quel rôle l'Europe a-t-elle joué dans le développement des pays de départ de ces réfugiés et migrants ? La France a joué un très grand rôle dans le développement de l'Afrique noire. Il me semble évident qu'un tel pays doit assumer,

en tant qu'ancienne puissance coloniale, une grande part des exigences de ceux qui s'adressent à lui. Et l'Angleterre devrait prendre les devants. Le Brexit risque d'illustrer le refus des Britanniques d'assumer leur responsabilité pour un Empire qui, à son apogée, incorporait plus de cinquante colonies.

Dans une perspective historique, il est tout à fait clair que les anciennes grandes puissances coloniales ont une responsabilité envers leurs anciennes colonies. C'est donc à elles de combattre les réflexes xénophobes qui participent de la volonté de ne pas assumer la responsabilité du passé.

« C'est presque une constante anthropologique : après les catastrophes, l'humanité connaît des périodes de frivolité, mais elle apprend. »



#### Tu dois changer ta vie

Dans ce long ouvrage paru en 2011, Peter Sloterdijk développe une théorie générale de l'exercice, physique comme spirituel, en regard de la pensée des grands sages. Pour lui, seule cette ascèse peut permettre à l'homme, dans l'aspiration à la perfection, de s'accomplir individuellement et in fine, collectivement.

(Pluriel, 672 p., 12 €).

**Cette responsabilité implique-t-elle l'accueil et l'intégration ?**

Cette responsabilité implique l'obligation de donner une réponse bien organisée à la demande d'accueil. Cette nuance est importante. Tous les systèmes politiques, les nations, les régions, les villes et les communautés vivent ensemble sous le principe de droit « *impossibilium nulla est obligatio* » (« À l'impossible nul n'est tenu »), la notion d'impossibilité d'exécution. Pour trouver le juste milieu entre, d'un côté, le devoir d'aide, et, de l'autre, l'absence d'obligation d'agir au-delà des moyens disponibles, il y a le débat public.

**Vous avez récemment achevé l'écriture d'un livre sur la théopoésie et les tentatives de faire parler Dieu ou les dieux, inspiré de l'expérience de l'ascèse des Pères du désert. Qu'en retirez-vous ?**

Il y a certainement, parmi les écologistes, des groupuscules qui font des expérimentations avec de nouvelles formes d'ascétisme séculier, une vie expérimentale. Par exemple, ceux qui tentent de vivre une année entière sans produire de déchets. Il y a un fourmillement de mouvements à la base, dont on ne sait pas encore comment ils s'entendront avec la majorité. Cela pourrait ressembler à la dialectique qui s'était développée au XVI<sup>e</sup> siècle entre la Réforme et l'Église catholique, jusqu'à ce que le concile de Trente s'efforce de reprendre la main.

Le message essentiel des Pères du désert me semble très clair : le monde mo-

derne a voulu supprimer l'orientalisme dans la vie spirituelle et intellectuelle de l'Occident. Jusqu'à la fin du Moyen Âge, la proximité avec l'Orient était une donnée primordiale dans la cartographie spirituelle. Le terme géographique Proche-Orient avait aussi un sens spirituel. Dans la représentation du monde des croisés, Jérusalem était au centre. À partir du XVI<sup>e</sup> siècle, les liens avec l'Orient ont été interrompus pour que s'établisse une relation impérialiste aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles. Dans sa marche vers l'Occident, le christianisme s'est de plus en plus éloigné de ses origines. Pour s'en convaincre, il suffit de lire les Apophtegmes des Pères du désert.

**Comment concevez-vous votre rôle d'intellectuel public ?**

Quand j'étais jeune, j'ai été séduit par la lecture de quelques auteurs français et j'ai compris très vite que le courant libéral était très faible en France et qu'il fallait lire des auteurs de la gauche : Fanon, Camus, Sartre, Merleau-Ponty, Althusser et Roland Barthes. J'ai été le premier à découvrir Michel Foucault, avant que ses livres ne soient traduits. Leur présence à la télévision et dans la presse créait l'illusion que l'intellectuel peut être important. Ce modèle de l'intellectuel public m'a inspiré et ce fut une grande erreur. Il m'en a coûté la moitié de ma vie pour m'en défaire et apprendre le plaisir et la jouissance de la non-importance.

**Aujourd'hui, vous voyez les choses différemment ?**

Bien sûr ! La médiatisation de la société tout entière ne laisse plus d'espace pour des illusions sur l'influence des intellectuels. Et les idées qui créent les réalités sociales sont de l'ordre opérationnel, ce sont des inventions techniques. Un nouvel iPhone transforme l'utilisateur davantage que la lecture d'un livre. Aujourd'hui, on lit un livre une seule fois. Or, la véritable formation intérieure passe par la répétition. Jean Cassien disait que la cellule fait le moine. La répétition fait le savant et le musicien. Et la répétition, en combinaison avec l'improvisation, fait la poésie.

**Quels événements vous ont marqué dans votre parcours de philosophe ?**

J'ai été très heureux de vivre ma jeunesse dans une période historiquement agitée. La guerre du Vietnam, Mai 68 et l'énorme turbulence du terrorisme de gauche en Allemagne et en Italie. Un mélange bizarre où on ne savait pas trop distinguer entre violence et vérité. Parfois, je cite un mot presque proverbial de l'écrivain allemand Stefan Wackwitz qui disait : « *ridicule mais pas coupable* ». Cela vaut pour la majorité de ma génération. ●

« Aujourd'hui, on lit un livre une seule fois. Or, la véritable formation intérieure passe par la répétition. »



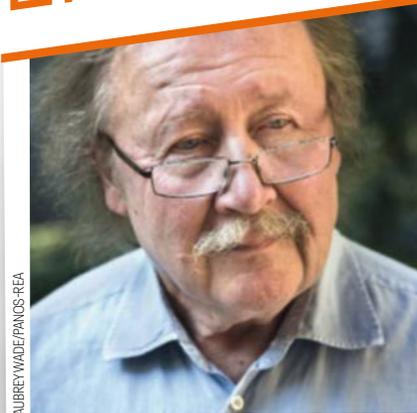
PHOTO JOSSE BRIDGEMAN IMAGES

**Les Pères du désert**

*On appelle Pères (et Mères) du désert les ermites, moines et anachorètes qui vécurent dans le désert égyptien entre les III<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles. Saint Antoine, considéré comme le père du monachisme chrétien, est le plus célèbre d'entre eux. Les Apophtegmes sont un ensemble de préceptes, de paroles et d'anecdotes qui leur sont attribués.*

Peter Sloterdijk

# EN APARTÉ



AUBREY WADE/PANOS-REA

## SES DATES

**26 juin 1947** Naissance à Karlsruhe, d'une mère allemande et d'un père néerlandais.

**1968-1974** Études de philosophie, d'histoire et de littérature allemande à l'université de Munich.

**1976** Thèse sur la théorie et l'histoire de l'autobiographie sous la République de Weimar à l'université de Hambourg.

**1978-1980** Séjour dans l'ashram de Bhagwan Shree Rajneesh, à Poona (Inde).

**1983** Publication de *Critique de la raison cynique*, premier essai philosophique, traduit en trente-deux langues.

**1999** Publication de *Règles pour le parc humain*. Polémique avec Jürgen Habermas.

**2001-2015** Recteur de la *Hochschule für Gestaltung* (Université des arts et du design) de Karlsruhe.

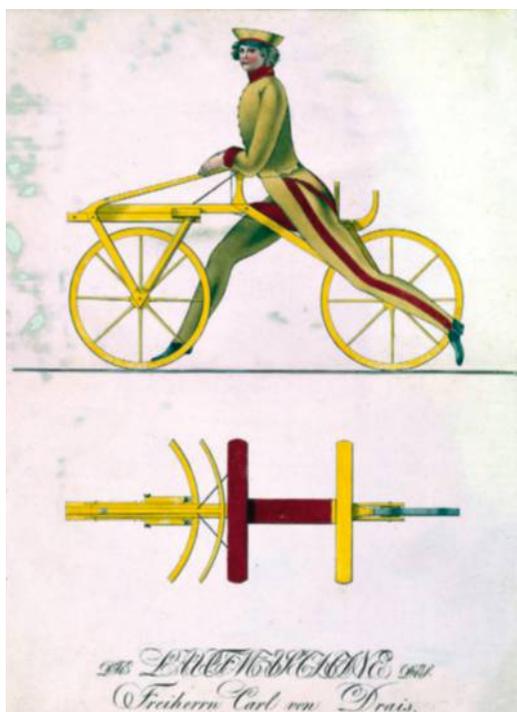
**2006** Ascension du mont Ventoux à vélo.



BRIDGEMAN IMAGES



PICTURE NEWS/ADOBE STOCK



AKG-IMAGES

## UNE LECTURE

### LES PÈRES DU DÉSERT

Ma lecture des Pères du désert remonte à une autre époque. Il y a une trentaine d'années, j'ai eu l'occasion d'acheter une collection des écrits des Pères de l'Église en 80 volumes chez un antiquaire de Munich. Cela m'a permis de feuilleter de temps à autre cette gigantesque bibliothèque. C'est ce qui a fait que je suis plus familier avec leurs textes que la plupart de mes collègues, qui n'avaient pas le privilège de l'avoir sous la main.

## UN LIEU

### LE MONT VENTOUX

Cette montagne a une aura très bizarre, quelque chose de rebutant. Une fois qu'on a atteint le seuil où la végétation ne pousse plus, on se retrouve tout à coup dans un paysage lunaire. Dans un essai sur cette épopée que l'on appelle le Tour de France, Roland Barthes décrit le mont Ventoux comme un dieu du Mal qui exige des sacrifices.

## UNE PASSION

### LE VÉLO

En travaillant sur mon dernier livre, j'ai perdu l'entraînement, mais je veux recommencer à pratiquer le cyclisme. Je m'y suis mis par hasard, quand j'ai constaté que mes articulations n'aimaient pas la course à pied. Le vélo, pour moi, c'est un retour à l'Adam de la savane, celui qui chasse et court toute la journée en restant toujours en forme. Karl Drais, inventeur en 1817 du vélocipède, était originaire de Karlsruhe, ma ville natale.